

Construction d'une théorie : les représentations sociales

A construção de uma
teoria: as representações
sociais

Catherine Garnier

garnier.cat@wanadoo.fr

AIICM-GEIRSO

Résumé

La vitalité de la théorie des représentations sociales s'exprime aussi bien dans les controverses et les ambiguïtés qui animent son contexte de vie que dans son ancrage géographique en pleine expansion sur les différents continents. Elle prend son essor en tant qu'anthropologie culturelle, comme Moscovici (1989), son fondateur aime à l'appeler et dont la pensée trouve son assise chez les grands auteurs du début du siècle dernier (Durkheim, Lévy-Bruhl, Piaget, Vygotski). C'est dans ce contexte que s'individualisent, au fil du temps, plusieurs courants (structuraliste, principes organisateurs, ethnographique, approche discursive, logique naturelle, etc.). La présente réflexion tente d'examiner la question suivante : existe-t-il une cohérence entre ces courants et les énoncés et prises de positions initiales de la théorisation? L'identification et l'analyse de concepts cardinaux caractérisant les positionnements épistémologiques visent à donner quelques pistes de réponse. Globalement, la discussion tend à montrer une certaine articulation entre les propos fondateurs, les concepts fondamentaux sur lesquels se développe la théorie des représentations sociales ainsi que le rôle central qu'y joue le concept de construction sociale. L'exploration de nombre de textes référencés tend à montrer que les différents courants expriment leur attachement à ces fondements, et plus aisément à celui de la construction sociale qu'à celui concernant le rapport au réel. Aussi, les ambiguïtés qui ne manquent pas de s'imposer soulèvent la question de la manière dont les chercheurs peuvent, échapper à l'emprise du positivisme. Tous, par ailleurs, reconnaissent le rôle fédérateur de cette théorie qui échappe aux limites disciplinaires et favorise une sorte de va-et-vient entre les disciplines conduisant à une hybridation entre elles garante de son enrichissement.

Mots clés : Représentations sociales. Socioconstructivisme. Rapport au réel. théorie, courants. présupposés épistémologiques. Paradigme.

Resumo

A vitalidade da Teoria das Representações Sociais se exprime tanto nas controvérsias e ambiguidades que alimentam seu contexto de existência, quanto em sua base geográfica, em plena expansão em diferentes continentes. Ela toma impulso como antropologia cultural, como Moscovici (1989), seu fundador, gosta de chamar, cujo pensamento encontra sua base entre os grandes autores do início do século passado

(Durkheim, Lévy-Bruhl, Piaget, Vygotski). É nesse contexto que se individualizam, ao longo do tempo, muitas abordagens (estruturalista, princípios organizadores das tomadas de posição, etnográfica, abordagem discursiva, lógica natural etc.). A presente reflexão busca examinar a seguinte questão: existe uma coerência entre essas abordagens e os enunciados e tomadas de posição iniciais da teorização? A identificação e a análise dos conceitos norteadores que caracterizam os posicionamentos epistemológicos pretendem dar algumas pistas para a resposta. Globalmente, a discussão tenta mostrar uma certa articulação entre as propostas fundadoras, os conceitos fundamentais sobre os quais se desenvolve a Teoria das Representações Sociais, assim como o papel central que aí desempenha o conceito de construção social. A exploração de numerosos textos de referência sugere que as diferentes abordagens expressam seu compromisso com esses fundamentos, e mais facilmente com o da construção social do que com aquele que concerne a relação com o real. Também, as ambiguidades que não deixam de se impor reforçando a questão da maneira pela qual os pesquisadores podem escapar ao crivo do positivismo. Todos, aliás, reconhecem o papel aglutinador dessa teoria, que escapa aos limites disciplinares e favorece uma espécie de vai e vem entre as disciplinas, conduzindo a uma hibridização entre elas, garantindo seu enriquecimento.

Palavras-chave : Representações sociais. Socioconstructivismo. Relação para com o real. Abordagens atuais. Pressupostos epistemológicos. Paradigma.

Introduction

Aujourd'hui, santé, maladie, médicament et alimentation sont aux carrefours de toutes les conversations relayées par les médias électroniques ou autres, ces thèmes faisant l'objet d'une vulgarisation scientifique. Dans cet amoncellement d'informations aux sources variées se constituent des représentations de plus en plus intriquées et qui placent tout un chacun au cœur de la complexité des modes de vie actuelle. En d'autres termes, les idées dans ces différentes sphères sont au cœur de dispositifs sociocognitifs construits par les groupes à partir de données scientifiques ou de données socioculturelles. Mais, dans un cas comme dans l'autre, ce dispositif permet d'une part, de guider l'action et, d'autre part, de rendre possible la communication entre les membres du groupe. Pour l'heure, la théorie des représentations sociales (**RS**) permet d'analyser ces situations afin d'en comprendre les mécanismes et aussi les transformations. Pourtant, différentes perspectives animent les chercheurs de ce domaine qui, toutes, revendiquent leur filiation à la théorie initiée par Moscovici (1961). Déambuler dans les méandres de ce secteur de connaissance et tenter de comprendre comment s'articulent entre eux les systèmes de pensée scientifiques qui se réclament de la même bannière que celle des représentations sociales est l'objectif modeste de cette courte réflexion.

Questions sur la théorie des représentations sociales

Susciter des controverses et faire naître des ambiguïtés sont chose commune pour les théories dans le monde de la science; la théorie des représentations sociales

n'en est pas exemptée. Or, cette théorie occupe en sciences sociales une place considérable et sa contribution dans nombre de disciplines académiques n'est pas à remettre en cause. Toutefois, comprendre comment l'évolution de la théorisation se fait compte tenu des équivoques soulevées par ses détracteurs constitue un apport certain. Pour ce faire, il y a lieu d'explorer son champ d'épanouissement et les distances prises par rapport à ses fondements épistémologiques et théoriques au fil du temps par les chercheurs du secteur. Pour atteindre un tel objectif, une courte contextualisation du propos nous apparaît utile. Deux éléments de contexte sont à considérer qui conduisent au cœur des dynamiques intellectuelles du domaine : le premier permet de rappeler les réactions critiques qui ont été suscitées par le déploiement de cette théorie ; le second vise à nous imprégner de l'empreinte laissée par les courants de pensée du début du siècle et dans lesquels la théorie même puise ses fondements. Cette contextualisation fournit le cadre nécessaire à la réflexion et permet d'examiner, d'une part, comment s'affirment, à travers les sources initiales, les prises de position épistémologiques et, d'autre part, par rapport à celles-ci, comment les courants majeurs du secteur qui s'y sont développés s'adaptent.

Les critiques concernant la théorie des représentations sociales

Le premier élément de contextualisation dont il est question concerne ici autant la vitalité de cette théorie et son ancrage géographique que sa distance par rapport au courant de la psychologie sociocognitive, volets qui ont sans doute éveillé les différentes critiques dont la théorie des RS a fait l'objet. Ces dernières sont venues tôt alimenter des débats, dont Wagner (1996) Jovchelovitch (1996) De Rosa (1994) et d'autres ont

rapporté et analysé la portée par le menu. Même si Potter & Edwards (1999) conviennent de la portée et du raffinement de la théorie, dans le même mouvement sont évoqués les reproches venant tant des analystes issus des courants de l'analyse du discours et de la psychologie discursive (Edwards & Potter, 1992) ou encore du constructionnisme social (Gergen, 1985), sans oublier le courant dominant de la sociocognition (Jahoda, 1988), pour ne citer que ceux-là. Retenons que les arguments apportés pour justifier les désaccords mettent en avant le flou théorique qui serait dû au manque de clarté concernant le rôle restreint de l'action, aux imprécisions concernant ce qui a rapport à la communication et à la cognition que la théorie considérerait simplement comme une grille de lecture de l'information. Ils soulignent, par ailleurs, la présence d'un certain réductionnisme au consensus interindividuel, la difficulté concernant l'articulation des composantes individuelle et sociale qui reste critique et la place du concept de conscience collective participant de la théorie. Ils concluent finalement que ces différents écueils sont la source de problèmes épistémologiques qui sont encore accentués avec les ambiguïtés entre connaissance scientifique et connaissance de sens commun. Du point de vue de Wagner (1996), les discussions autour de ces questions ontologiques et épistémologiques résultent, pour un certain nombre d'entre elles, du conflit paradigmatique que la théorie des représentations sociales ne pouvait pas manquer de faire naître avec le courant dominant de la sociocognition. Même si, selon lui, ce conflit est majeur, les contradictions résultant des difficultés suscitées par l'usage d'expression telle qu'« objet de la représentation » le sont encore plus. De telles expressions, présentes dans les définitions en usage, indiqueraient, de son point de vue, la présence d'une pensée réaliste dans laquelle la

représentation serait l'image d'un objet extérieur plutôt que la construction d'une vision du monde.

En fait, ces équivoques et ces contradictions, et sans doute d'autres qui pourraient être débusquées, mais là n'est pas notre propos, fournissent un terrain de prédilection pour une constellation d'interprétations. Il n'y a pas loin pour y voir ainsi une spécialité sans homogénéité et dont l'éclatement se manifesterait dans une diversification des approches théoriques et méthodologiques. Les questions qui se posent alors peuvent se formuler ainsi : que reste-t-il de la cohérence générale de la théorie? Est-elle toujours assurée? Et les différentes approches interprétatives sont-elles encore en cohérence avec les présupposés de son origine théorique? Ces questions ont aussi été soulevées par Doise & Garnier (2002) en d'autres lieux ce qui les conduit à encourager l'exploration de l'étendue du problème et à affirmer que la diversité ne contrecarre pas forcément le projet collectif relativement au champ des représentations sociales. En fait, et nous convenons ici d'une telle position, cette diversité peut aussi être source de richesse, bien qu'en connaître les limites ne manque pas d'intérêt.

L'évolution historique et épistémologique

Le second élément de contextualisation, invoqué précédemment concerne la façon dont s'invite l'histoire pour donner des assises à la pensée de Moscovici (1961) auquel on doit la théorie des représentations sociales. Elle prend son essor en tant qu'anthropologie culturelle, comme Moscovici (1989) aime à l'appeler, mais aussi à partir de la psychologie sociale dont elle émerge pour conquérir nombre d'autres

disciplines et champs disciplinaires. Son impact est considérable, comme le montre l'étude du domaine par Jodelet (1989). Ainsi, son développement se continue au fil des années en s'implantant dans la sociologie, l'anthropologie et l'éducation, la santé, l'ethnologie et l'environnement. D'un côté, l'expansion du territoire vers différentes disciplines dans un mouvement vers l'extérieur ; de l'autre côté, un pseudo éclatement interne sous forme de différents courants. Cet ancrage dans la diversité n'est pas sans avoir des conséquences fâcheuses dans les relations avec des psychologues sociaux dont les critiques fusent (Jahoda, 1988; Harré, 1984; Beauvois 1988), comme le suggère De Rosa (1994), ce qui accentue le fossé du conflit paradigmatique avec le courant sociocognitif que des auteurs comme Wagner (1996), Markovà (1996) et d'autres ont largement documenté. Ce contexte de développement du concept de représentation sociale doit être gardé à l'esprit dans la réflexion qui nous anime, car régulièrement dans le temps, il resurgit des réflexions des uns et des autres.

Au-delà de cette première constatation, on peut remarquer que la naissance de la théorie des représentations sociales s'inscrit dans les grands débats scientifiques des sciences humaines et sociales auxquels s'est enracinée la pensée de Moscovici, comme il le développe à plusieurs reprises dans différents articles, tels ceux de 1988, 1989, 1998. Au-delà des limitations restrictives d'un courant sociocognitif (Lindsey & Aronson, 1985 ; Wyer & Srull, 1984) souvent héritier du positivisme, Moscovici plonge dans l'histoire de la pensée humaine pour fonder le développement de sa propre pensée aux sources qu'offrent les grands auteurs du début du siècle. La reconnaissance de ceux-ci qui oeuvrent au niveau des sciences humaines et sociales a contribué à la façonner en même temps qu'à la mise en forme de sa théorie des

représentations sociales ce qui permet de comprendre la réelle portée de ce « concept fondateur ». Rappelons, plus particulièrement, à ce propos, les filiations théoriques proposées par Moscovici concernant le problème de l'évolution. En pistant ces dernières, il apporte un éclairage subtil sur les choix déterminants des orientations prises dans cette théorie. D'un côté, Piaget serait dans la filiation de Durkheim qui pense que le développement est un processus continu alors que Vygotsky, quant à lui, suivrait la pensée de Lévy-Bruhl pour qui le développement est discontinu. Toutefois, nous ne devons pas oublier que c'est dans cette opposition inscrite dans l'histoire de la pensée et en particulier de ces penseurs que les idées à la base de la théorie des représentations sociales trouvent leur source. C'est dans le souci de comprendre le développement humain, que ce soit du point de vue de la psychologie de l'enfant ou de celui de la sociologie ou anthropologie autant que celui des sociétés, que ces lignées conceptuelles servent de matrice d'hébergement et de ferment aux idées concernant la pensée sociale, en particulier la représentation. Il retient, en particulier chez Durkheim, l'idée de la distinction des représentations collectives par rapport aux représentations individuelles, qui sont d'une autre nature; il souligne, chez Lévy Bruhl, le non-réductionnisme à l'opposition individuel-collectif lorsqu'il s'agit de faire des comparaisons des opérations mentales d'une société à l'autre, ressortant ainsi le concept de « participation » qui permet à Lévy Bruhl de distinguer les sociétés primitives des sociétés modernes actuelles par leurs logiques spécifiques, ce qui sert de justification à Moscovici (1989) pour affirmer que « le principe de participation y remplace le principe de non-contradiction ». P.69 et qu' « On peut en conclure que les modèles de représentation qui forment la mentalité d'un peuple sont incommensurables

à ceux d'un autre peuple ». P.69 Il ressort de ces idées l'importance des représentations pour comprendre comment les sociétés utilisent le symbolisme comme moyen pour leur permettre de devenir conscientes d'elles-mêmes et des liens entre les individus, et de faire intervenir règles et langage dans les processus de pensée, Lévy-Bruhl ajoutant le fait que la société s'y représente dans sa distinction propre. Il fait aussi référence à Piaget, qui selon lui, est plus proche d'une certaine façon, du rationalisme de Durkheim par sa vision de la nature structurale (en stades successifs découlant les uns des autres) et sociale (rôle des interactions) de la représentation que l'enfant se fait du monde. Moscovici précise ainsi, dans son article de 1998, que « Piaget en partant de l'action, a conçu un nouveau mécanisme hautement évolué -- — l'accommodation et l'assimilation -- — expliquant comment se fait l'évolution d'un stade à l'autre d'équilibre par le réaménagement des éléments préexistants » p.424¹ (traduction libre), ce qui ne laisse aucun doute sur l'origine de la nature structurale des conceptions successives, mais aussi sociale, même si par la suite les aspects individuels logiques et biologiques du développement de l'enfant allaient prédominer chez Piaget. Fort de ces réflexions, Moscovici tourne délibérément le dos aux études en vogue sur les inventaires d'opinions et d'attitudes pour proposer que l'idéation collective et ainsi les représentations sociales deviennent l'objet central d'une science des représentations sociales. Cette science émerge d'une certaine façon du fait que « L'anthropologie et la psychologie de l'enfant visent une comparaison et une généalogie des formes cognitives, allant de la pensée mythique à la pensée scientifique, de la connaissance folklorique à la connaissance

¹ « Starting from action, Piaget conceived of a new and sophisticated mechanism --- accomodation and assimilation --- to account for evolution from one state of equilibrium to another by a novel rearrangement of pre-existing elements. » p.424 Moscovici (1998)

rationnelle, ou de la pensée opératoire concrète à la pensée opératoire formelle. La psychologie sociale s'efforce de saisir le mouvement opposé, qu'il se produise sous l'effet de la masse ou au cours de la communication. Une notion ou une science qui ne reste pas l'apanage d'un individu ou d'une élite restreinte subit, par sa circulation, toute une série de métamorphoses qui la font changer de contenu et de structure ». (1989). Il poursuit en précisant qu'« il y a une sorte d'isomorphisme entre cette structure cognitive, ébauchée dans les travaux de Piaget, et la communication la plus ample et la plus quotidienne » de sorte qu'« il faut aller jusque-là pour retrouver la continuité, qui va de l'étude anthropologique à l'étude psychosociale, relayée par celle de la psychologie de l'enfant, d'un même ordre de faits » (Moscovici, 1989, p.81 et 82). En décrivant ainsi les liens qui se sont élaborés entre les fondements de sa pensée et les grands mouvements de la pensée dans les sciences sociales du début du siècle, Moscovici inaugure une nouvelle voie pour l'étude de la pensée sociale dont les ancrages épistémologiques ont consolidé sa démarche. Inutile de préciser que ceux-ci sont pleinement associés au constructivisme auquel réfèrent nombre de chercheurs de ce secteur de recherche dès le début de son développement, au moins dans la définition conceptuelle qu'ils retiennent pour articuler leurs travaux empiriques ou encore leur réflexion sur le domaine. À titre d'exemple, reprenons quelques illustrations qui sont d'ailleurs soulignées par certains auteurs, tels que Wagner (1996), Jovchelovitch (1996), Elejabarrieta (1996), Gonzalez Rey (2002), pour ne citer que ceux-ci. Ainsi, Elejabarrieta (1996) rappelle, à ce propos, que les contenus de l'univers des significations sociales sont autant cognitifs qu'affectifs ou encore symboliques, ceux-ci étant construits au sein des groupes sociaux. Construction, qui est un concept fondamental et que l'auteur

reconnaît et identifie à travers différentes terminologies chez quelques auteurs comme celles de « construction » chez Moscovici (1963) et « d'élaborations » chez Abric (1994) de « visions fonctionnelles » et de « construction d'une réalité commune » chez Jodelet (1989). La même terminologie apparaît aussi chez Wagner (1996) ou Jovchelovitch (1996), ceux-ci se référant aux énoncés à caractère constructiviste qui apparaissent couramment, entre autres, dans les citations de Moscovici. Sans déborder la pensée de ces auteurs, nous retiendrons aussi le caractère social de ces constructions qui se façonnent au sein des interactions sociales, comme on le retrouve systématiquement chez tous les auteurs, même s'ils n'y associent pas forcément la même incidence. En effet, au cours de ces interactions entre les membres d'un groupe, d'une société ou d'une culture, les personnes échangent à propos de différents sujets, tels l'Ebola, la pollution nucléaire ou encore les médecines parallèles, pour ne citer que les sujets brûlants d'actualité. L'ensemble des discours qui en résultent procède d'une construction, d'une élaboration dont les groupes se servent ensuite pour poursuivre leurs échanges tout en les transformant en fonction des contextes dans lesquels ils évoluent.

Ainsi, cette « construction partagée », comme la nomme Elejabarrieta (1996), leur fournit un cadre référentiel qui s'inscrit dans une « vision du monde » (Goldmann 1967) tout en l'élaborant et la nourrissant dans le temps. C'est donc à partir de cette vision du monde qu'ils peuvent poursuivre leurs échanges et élaborer leur action dans le contexte ; une telle vision du monde se concrétise ainsi dans ce qu'on appelle des représentations sociales si l'on se fie aux définitions en usage dans ce champ

particulier. Une telle perspective s'apparente au socioconstructivisme² dont les contours seront précisés par la suite, étant entendu que la tonalité qu'il prend se décline en intensité suivant les perspectives particulières qui ont cours dans le champ des représentations sociales. Néanmoins, celui-ci ne peut se soustraire à une vision interactionniste dans laquelle le social occupe une place de choix comme nous l'avons déjà explicité dans un article précédent (Garnier 2015).

Deux aspects émergent de l'idée de construction dont on doit tenir compte étant donné les discussions nourries auxquelles elles ont donné lieu. Le premier est à relier à l'idée d'organisation. Comme nous l'avons déjà vu chez Moscovici, cette idée est fortement associée aux réflexions sur la question du développement qu'il discute et qui l'inspire à partir des travaux de Piaget où l'évolution est ponctuée en étapes successives émergeant les unes des autres. Dans le champ des représentations sociales, cette idée nourrit une démarche particulière autour du structuralisme (Doise, 1986 ; Rouquette, 1998). Quant au second aspect, il s'agit du rapport au réel qui ne manque pas d'être controversé, comme l'évoque Wagner (1996) précédemment avec l'idée d'objet de représentation et qui est précisé par la suite. Ce positionnement épistémologique ressortant des travaux initiaux peut se récapituler sous la forme des idées de construction, d'interactionnisme social, de remise en question du réalisme dans un certain relativisme, de pluralisme des points de vue à travers l'interdisciplinarité. Il se retrouve assez couramment dans les définitions princeps. Si Moscovici a poursuivi tout au long de sa vie la construction théorique dans laquelle il s'était engagé, il y a lieu de nous interroger sur la manière dont ces choix ont été réinvestis dans les pratiques

² Doise (1989) insiste sur les retombées de l'ensemble de ses travaux pour configurer un courant qu'il appelle le socioconstructivisme. Cette perspective est davantage précisée dans la suite du texte.

scientifiques suivant les différentes orientations prises dans les communautés de recherche concernées. Au-delà de la présente réflexion limitée à l'émergence de ces différentes orientations, un prolongement de cette démarche aux dix dernières années compléterait ce rapide premier panorama.

Les courants dans le domaine des représentations sociales

Alors qu'une diversité des (de) points de vue par rapport à la notion de représentations sociales se manifeste (s'exprime), le développement constant (continu) de la théorisation par Moscovici lui-même est fait, comme l'indique De Rosa (1994), dans un esprit d'ouverture, malgré les critiques. C'est pourquoi, afin d'assoir les propositions fondamentales de la théorie, Moscovici préfère la perspective qui inclut le plus grand nombre de phénomènes de l'univers social ou, en d'autres termes, la complexité des relations sociales dans leur contexte, au lieu de s'intéresser à des questions fragmentaires. Différents aspects du concept ont suscité ainsi un fort dynamisme intellectuel. Ils sont arrimés à l'interdépendance des relations et des symbolisations qui prennent place dans la communication et les pratiques sociales, mais plus largement à travers le langage dans la vie sociale des communautés ou de la société. Cette richesse conceptuelle ne pouvait manquer d'inspirer de nombreux chercheurs qui se sont glissés dans ce souffle créateur. Toutefois, afin de se situer dans des méthodes de travail de terrain plus ou moins standardisées, les chercheurs ont été conduits à interpréter leur projet d'investigation à travers leurs propres présupposés et leurs nécessités académiques. Dans une telle dynamique, qu'en est-il des différentes orientations prises par les chercheurs? Se sont-elles écartées du fil conducteur initial ou

ont-elles articulé leur développement à partir de celui-ci sans entraîner une sorte d'éclatement théorique sous forme de courants avérés qui, au cours des années, auraient pris leur distance en même temps que leur envol?

En fait, les orientations qui se manifestent peuvent se détacher les unes des autres très nettement ou peuvent aussi rester plus subtiles sur le plan de leur distinction de sorte que leur nomenclature n'est pas vraiment établie, voir à ce propos Garnier (2015). Pour la suite **du** présent propos et en vue de faciliter sa cohérence d'ensemble, les différentes avenues qui ont émergé seront identifiées en tant que « courants » bien qu'ils soient plus ou moins structurés et transparents quant à leurs distinctions, comme la suite du propos l'indiquera. Des aspects des (RS) sont identifiés dans une des définitions des représentations sociales, celle énoncée par Abric (1987), et ceux-ci jouent un rôle considérable dans les empiries du secteur. Ces aspects constitutifs de la représentation sont « le produit et le processus d'une activité mentale par laquelle un individu ou un groupe reconstitue le réel auquel il est confronté et lui attribue une signification spécifique. » (p. 64). Dans cet énoncé, l'intention n'était pas d'indiquer deux axes analytiques séparés l'un de l'autre. Or, il semble bien que nombre de travaux réalisés aient été configurés comme si c'était le cas. Les équivoques définitoires, mais sans doute davantage l'ampleur de la tâche qui est à entreprendre pour les travaux de terrain, ont pu conduire des chercheurs, en segmentant les ordres de problèmes, à finalement opter plutôt pour un ou l'autre axe, alors même que les études sur les représentations sociales impliquaient que ceux-ci soient envisagés dans leur interactivité. Or, ce sont plutôt les nécessités pragmatiques qui les ont guidés vers un découpage du champ de la théorie. Ainsi, quelques-uns se sont focalisés sur les seuls

contenus, comme on le trouve dans certaines études dites ethnographiques étant donné l'usage de méthodes ethnographiques, méthodes entre autres, utilisées avec excellence par Jodelet (1989) ou encore Herzlich (1969) mais qui dans l'usage, et particulièrement dans un certain nombre de thèses, sont ensuite devenus de simples tableaux descriptifs de contenus, ce que réprovent les propos suivants de Doise, Clémence et Lorenzi-Cioldi (1992) : « Ces auteurs n'hésitent pas à présenter comme des recherches sur les représentations sociales des travaux consistant à appliquer des analyses de type factoriel aux réponses à des questionnaires d'opinions ou d'attitudes. Or, nous ne pensons pas que toutes ces recherches font nécessairement avancer la réflexion sur les représentations sociales » (p. 13-14). Pour d'autres, l'accent s'est porté sur l'organisation de la représentation, comme le font prioritairement les structuralistes (Abric, 1994 ; Guimelli, 1994), tandis que quelques autres se sont centrés sur les discours ou productions interactives (Wagner, 1996; Wagner & Kronberger, 2000 ; Jovchelovitch, 1996) et même la logique naturelle (Grize, 1989; Campos, 2009). Autour de ces choix, que l'on pourrait, d'une certaine façon, qualifier de pragmatiques, les chercheurs se sont ensuite plus ou moins regroupés en fonction de leurs affinités par rapport à certains de ces aspects.

C'est ainsi que selon les appellations qui se sont imposées dans le domaine, sont formellement identifiées les écoles aixoise et genevoise.

L'école aixoise, avec la théorie du Noyau Central (Abric, 1994; Guimelli, 1994; Rouquette 1990), fait se centre sur l'étude de la structure, amenant de nombreux autres chercheurs (Flament, 1981; Rateau, 1995; Moliner, 2001) à s'engager dans cette voie qui, faut-il le souligner, a subi un large développement au cours du temps, en raison de

la production d'un appareillage complet permettant des analyses de type expérimental, pour la plupart, en vue de déterminer la manière dont sont hiérarchisés les éléments de la représentation sociale. Rouquette & Rateau (1998) précisent qu'« afin de rendre compte de cette organisation interne, Abric (1976, 1987) a avancé l'hypothèse dite du noyau central. Celle-ci soutient que l'organisation d'une représentation présente une caractéristique invariante : non seulement les éléments de la représentation sont hiérarchisés, mais toute représentation est organisée autour d'un noyau central, constitué d'un ou plusieurs éléments, qui donnent à la représentation toutes ces propriétés significatives » (p.31). Selon ces deux auteurs, la notion de centralité trouve son origine en psychologie sociale, entre autres dans les idées de Heider (1927) sous la forme de « centre de la texture causale du monde », ou encore de Asch (1946) avec l'expression « d'organisation centralisée ». Par ailleurs, on retrouve chez Moscovici (1961) le concept de noyau figuratif ou encore de modèle figuratif résultant du processus d'objectivation. Cette hypothèse de centralité s'est implicitement transformée en une prémisse que les chercheurs du secteur utilisent dans les études de type structural. Pour ce faire, ces derniers procèdent au développement ou à l'adaptation d'outils variés en vue d'étudier les relations entre les éléments de la représentation. Ces outils visent à permettre l'identification et la mise en cause du Noyau Central (questionnaire, entretiens, associations libres, analyse de similitude et analyse statistique descriptive et inférentielle). Toutefois, l'hypothèse de la centralité s'apparente, semble-t-il, à un choix a priori, qui est appliqué et imposé directement aux données empiriques, une modélisation a priori alors que les analyses de similitude fournissent, quant à elles, des graphes a posteriori des relations entre les éléments de

la représentation (le graphe comportant des sommets correspondants aux items des corpus recueillis tandis que les arrêtes correspondent aux indices de similitude entre ces éléments). On peut se demander pourquoi la voie privilégiée dans le courant structuraliste a été celle du modèle a priori. Cette question ne semble pas documentée même si elle constitue une problématique fort intéressante dans la perspective de travaux sur la modélisation, par exemple la confrontation de plusieurs modèles entre eux pour tester leur efficacité à rendre compte de l'organisation de la représentation. De plus, en marge de ces questions, des théorisations dans ce courant ont cherché non seulement à déterminer le noyau central mais aussi à préciser les relations qui lient entre eux les éléments de la représentation ou les relations entre cognèmes et schèmes cognitifs de base qui sont des connecteurs. Ces outils et leur usage ont donné lieu à une légitimation dans le champ tel que l'on peut parler d'un véritable courant identifié par des termes variables qui va du courant structuraliste à l'école des Aixois (Doise & Garnier, 2002). Retenons, entre autres, les travaux sur le groupe idéal qui est central à cette démarche chez Rateau (1995) et ceux de Salès-Wuillemin (2009) sur les schèmes cognitifs de base.

Au-delà de ces dispositifs précis et raffinés donnant lieu à des travaux empiriques aux résultats prometteurs, certaines questions théoriques restent ouvertes, comme le soulève Jovchelovitch (1996), dont en particulier, dans le secteur des représentations sociales, celles de l'évolution de la structure statique ou toujours en mouvement et du rapport entre structure et processus en relation inséparable ou non. Cette auteure conforte aussi, d'une certaine façon, les orientations prises par Moscovici concernant l'étude des phénomènes sociaux avec une vision de la société comme totalité étant

donné que « la théorie des représentations sociales doit se consacrer à la compréhension de cette totalité dans laquelle l'expérience symbolique et significative se produit » (Jovchelovitch, 1996, p.122)³ (traduction de l'auteur).

Cette perspective, que nous pourrions qualifier de vision globale, se retrouve justement chez Doise (1986, 1989), pionnier de l'école genevoise qui fonde l'étude des représentations sociales à partir des principes organisateurs des prises de position interindividuelles qu'il définit en ces termes « Les représentations sociales sont toujours des prises de position symboliques, organisées de manière différente, par exemple, comme des opinions, des attitudes ou des stéréotypes, selon leur imbrication dans des rapports sociaux différents. D'une manière générale, on peut dire que dans chaque ensemble de rapports sociaux des principes ou schèmes organisent les prises de position symboliques qui sont liées à des insertions spécifiques dans ces rapports. Et les représentations sociales sont les principes organisateurs de ces rapports symboliques entre acteurs sociaux, il s'agit donc de principes relationnels qui structurent les rapports symboliques entre individus ou groupes, constituant en même temps un champ d'échange symbolique et une représentation de ce champ » (Doise, 1989, p.228). Cette large vision englobe l'analyse de trois aspects qui reprennent entre autres les deux processus mis en évidence par Moscovici (1961) et qui correspondent aux transformations continues résultant des rapports sociaux dont les objets du monde en constituent les enjeux, soit le processus d'objectivation, la variation interindividuelle des

³ The theory of social representations must be clear in this regard; it looks at the social as a whole, and it is to the understanding of this totality in what it produces of symbolic and meaningful experience that the theory of social representations is dedicated. P.122 (Jovchelovitch 1996)

prises de position en fonction des enjeux communs et le processus d'ancrage en fonction des appartenances sociales. Ces trois aspects sont concrètement étudiés par un score unique ou unidimensionnel de consensus qui permet de faire ressortir les différentes prises de position, à la suite de quoi l'étude se prolonge par des analyses factorielles pour mettre en évidence les principes organisateurs des variations individuelles. De plus, il s'agit de rechercher les liens entre appartenances et positions sociales. On trouve une illustration de cette perspective, notamment dans les travaux de Doise (2001) sur les droits de l'homme. En continuité avec ce courant, s'est développée la vision interdisciplinaire et systémique des systèmes représentationnels. Ceux-ci s'implantent sur de larges terrains de recherche en circonscrivant les objets et les groupes constitutifs des situations à l'étude et qui contextualisent les modes interactionnels fondamentaux privilégiés dans les rapports sociaux qui ont cours dans ces situations; les travaux sur la chaîne des médicaments en illustrent l'intérêt (Garnier, 2000 ; Garnier, 2003 ; Garnier, 2005).

Ces propositions des uns et des autres sont clairement affichées et, d'ores et déjà, on retrouve leurs différentes appellations régulièrement dans la littérature, que ce soit pour en faire ressortir les oppositions ou, au contraire, pour en rechercher les concordances ou les complémentarités, selon le cas. Si l'identité des écoles aixoise et genevoise semble bien affirmée, il est moins aisé de qualifier les autres courants ou tendances, toutefois, pour la commodité de l'analyse ces différentes tendances seront distinguées par leur caractéristique principale. En particulier, on peut dire, non sans précaution, que l'approche ethnographique dont il a déjà été question précédemment privilégie des études se caractérisant par l'analyse du contenu. On la distingue aussi

des autres courants à travers les oppositions qui caractérisent ses rapports avec le courant structuraliste, courant qui favorise, comme on vient de le mentionner, les études de type expérimental alors que les travaux de type ethnographique encouragent les études sur le terrain souvent à l'aide d'enquêtes plus ou moins approfondies (Jodelet, 1989). En marge de ces différents courants, on trouve du côté anglo-saxon, certains auteurs qui peuvent être regroupés soit par leurs travaux sur la perspective développementale avec Duveen & Llyod (1990) et Emler (1985), ou sur l'analyse discursive à teneur plus épistémologique avec Wagner (1996), Jovchelovitch (1996) et Markovà (1996), ou encore ceux sur la logique naturelle avec Grize (1989).

Aux fins d'analyse exploratoire de ce présent propos, seuls les points essentiels des uns et des autres courants sont considérés plutôt que l'étude systématique de chacun d'eux, par rapport aux travaux de Moscovici ou encore entre eux. On peut toutefois trouver un exemple chez Rizkallah (2003) d'un type de travaux qui compare deux courants entre eux, en l'occurrence celui du noyau central et celui des principes organisateurs. Mais la présente démarche cherche plutôt à faire émerger comment l'intégration des postulats épistémologiques se fait dans ces différents courants au cours de leur développement. Par ce regard contrasté, les distinctions qui s'imposent entre eux et par rapport au cadre initial se manifesteront plus distinctement. En effet, ces distinctions seront mises en avant par rapport aux concepts et options épistémologiques constructivistes ressortis auparavant dans les écrits de départ de la théorie des représentations sociales et que retiennent définitions, méthodologie et cadre théorique. Ce bref panorama met en lumière le fait que les différents courants ont choisi dans l'ouverture proposée par Moscovici de favoriser un caractère particulier ou plusieurs afin de concentrer leurs

réflexions, mais surtout leurs démarches méthodologiques, autour d'une dimension de la représentation sociale davantage circonscrite ce qui, à l'extrême du spectre, peut conduire à négliger les autres aspects au point de produire un impact réducteur et restreindre les postulats de départ. C'est pourquoi il y a nécessité de replacer le contexte dans lequel les différentes explorations sont réalisées et d'expliquer comment leurs contributions s'intercalent dans une démarche plus générale. On peut donc reformuler la question précédente dans les termes suivants : existe-t-il une cohérence entre ces courants et les énoncés et prises de positions initiales de la théorisation?

Les options épistémologiques dans les courants des représentations sociales

Répondre à cette question des rapports entre courants et théorie initiale implique que les points saillants qui découlent, d'une part, des distinctions faites précédemment dans l'examen des critiques formulées contre la théorie des représentations sociales et, d'autre part, de l'étude des réflexions de Moscovici suscitées par les penseurs du début du siècle, soient intégrés pour faire émerger distinctement les distanciations éventuelles que leurs options particulières ont pu apporter. Ainsi, aborder cette question nécessite d'identifier et d'analyser les concepts cardinaux caractérisant les positionnements épistémologiques qui se sont détachés de la discussion précédente. Les concepts de rationalité (connaissance scientifique et connaissance de sens commun), de construction, d'interactionnisme social, d'interaction sociale, de construction partagée, de social par rapport à l'individuel, de consensus interindividuel, de vision du monde ont ainsi émergé. L'ensemble de ces concepts peut être regroupé sous le vocable

générique de socioconstructivisme, comme la suggestion en a déjà été faite auparavant. De plus, on doit indiquer ici que l'idée d'organisation avec le structuralisme et le pluralisme des points de vue à travers l'interdisciplinarité sont fortement associés à l'idée de construction comme le montrera la suite de la réflexion. Par ailleurs, la notion de remise en question du réalisme dans un certain relativisme (rapport au réel, la représentation comme non-copie du réel) intervient aussi. La manière dont ces concepts sont généralement abordés ne les isole pas les uns des autres ; au contraire, ressortent entre eux des liens d'interdépendance dont il est judicieux de tenir compte pour en comprendre la réelle portée. Le regroupement de ces concepts sous forme de questions opérationnalise la démarche de réflexion qui a été entreprise dans cet essai tout en leur conservant leur portée dans leur interdépendance. Les liens forts entre ces concepts le sont toutefois particulièrement entre constructivisme et chacun des autres par implication mutuelle, de sorte que les questions vont nécessairement s'articuler essentiellement autour de celui de constructivisme. De quelle construction s'agit-il? Construction de quoi et par qui, avec son incidence dans le rapport au réel et dans l'organisation de la construction?

Quelle construction?

Si, du point de vue épistémologique et kantien, la connaissance résulte de la conception que se forge le sujet au cours de ses interactions avec le réel plutôt que le reflet d'une réalité qui lui est extérieure, il faut reconnaître alors, comme l'affirme Lemoigne (1994), que le paradigme constructiviste permet « surtout de reconnaître dans la recherche scientifique un projet de connaissance et non plus un objet, une technique

à connaître séparé de son expérimentateur » (p.104) tout en convenant avec lui qu'une certaine diversité d'interprétation s'est imposée néanmoins au fil du temps dans les textes. Plus spécifiquement et d'un point de vue épistémologique, demandons-nous ce qu'il en est du constructivisme dans le contexte des travaux sur les représentations sociales. Gardant la perspective de Lemoigne présente à l'esprit, des réponses à cette question sont possibles en contrastant les options présentées plus haut avec les positions affichées dans les articles des différents auteurs du secteur qui ont participé aux discussions sur le bien-fondé de la théorie en réponse à ses détracteurs. Rappelons d'abord, pour illustration des positions constructivistes maintes fois réécrites par Moscovici (1988), qu'« en effet, reformulant une expression commune, les représentations sociales sont des manières de fabriquer le monde. Il n'y a rien d'arbitraire dans ce processus, étant donné que les régularités dans la pensée, dans le langage et dans la vie en société, toutes fonctionnent ensemble pour en délimiter les possibilités. C'est la raison pour laquelle le concept de construction perd son réel caractère émancipatoire, lorsqu'il est banalisé et qu'on le considère comme une simple production de conversation et de consensus entre les individus. Cela va de soi alors, que le fait de réaliser cette construction est moins une liberté de créer la réalité qu'une illusion à propos des conditions de cette liberté. »⁴ (p. 231) (traduction libre)

⁴ « In effect, social representations, to rephrase a common expression, are ways of world making. There is nothing arbitrary in this process, since the regularities of thought, language and life in society all act together to delimit the possibilities. That is why the concept of construction, once it is trivialized, loses its exact emancipating character, if it is envisaged as a simple product of talking and of consensus among individuals. If anything goes, then the act of constructing is **less** a creative liberty of reality than an illusion about the conditions of this liberty » p231 Moscovici (1988)

Si cette option constructiviste s'impose clairement à l'origine, elle n'est pas toujours aussi explicite et en concordance avec les propositions de Moscovici. Il n'est pas toujours évident de l'identifier dans les usages de la théorie faits par les chercheurs étant donné que rares sont les rapports de recherche qui clarifient les présupposés sur lesquels s'appuie leur démarche. On peut d'ailleurs retrouver cette même absence d'une façon plus générale dans les différentes approches auxquelles la théorie a donné lieu. La raréfaction progressive de la présence d'explications théoriques et d'autant plus épistémologiques peut sans doute être associée aussi aux tendances contextuelles actuelles de productivité de la recherche où prédomine l'intérêt centré essentiellement sur les résultats plutôt que sur la résolution des controverses qui se sont formées tant en dedans qu'en dehors du domaine.

Néanmoins, l'examen méticuleux des propositions faites par les chercheurs des différents courants qui présentent leur réflexion peut apporter des éléments intéressants de réponse aux questions soulevées. Pour commencer, l'idée de construction s'impose dans de nombreux textes et est avancée par des chercheurs du champ, comme le relève Elejabarrieta (1996) qui souligne les différents synonymes du concept de « construction » utilisés par les uns et les autres, pour finalement conclure qu'« en d'autres mots, l'aspect de construction caractérise toute représentation sociale » (p. 138).

Or, nous avons pu constater que l'idée de construction qui apparaît dans un grand nombre de définitions ne semble plus se retrouver ensuite dans les études elles-mêmes. Ces constats sont faits par différents auteurs qui en donnent des explications allant dans le même sens que les analyses qui ont déjà été évoquées dans la présente

réflexion, comme le montre l'un des propos de Wagner (1996) : « Ces discussions soulignent aussi certains présupposés ontologiques et épistémologiques de l'approche des représentations sociales contemporaine pouvant être interprétés comme un héritage fâcheux du paradigme traditionnel de la sociocognition qui a tellement puissamment dominé les 40 dernières années de théorisation en psychologie sociale et continue de la dominer. »⁵ (p.95) (traduction libre). Ces propos reflètent les analyses faites par le courant de l'analyse discursive dont les réflexions épistémologiques dans le sens du constructivisme enrichissent la discussion par ses réflexions critiques et ses propositions méthodologiques.

Pour approfondir ce qu'il en est du concept de construction lorsqu'il est explicite dans la recherche, reprenons l'idée sous-jacente à l'énoncé de Lemoigne à propos des distinctions que fédère l'épistémologie constructiviste. L'une d'elles s'impose dans tous les courants de recherche même si leurs interprétations peuvent ensuite varier. En effet, la théorisation des représentations sociales, comme le laissait déjà entendre l'ancrage aux réflexions des penseurs du début du siècle, est articulée autour de la pensée sociale, non comme somme des cognitions individuelles, mais comme résultante des interactions, des constructions que ces interactions offrent. Ces idées maîtresses concernant la construction apparaissent particulièrement chez Moscovici, mais aussi chez la plupart des chercheurs qui ancrent leurs travaux explicitement ou implicitement au cœur de la théorie des représentations sociales. L'importance du social est aussi

⁵ « These discussions also highlighted certain ontological and epistemological pre-suppositions in the contemporary social representation approach which can be interpreted as an unwelcome inheritance from the traditional social cognition paradigm which so powerfully dominated, and still dominates, the last 40 years of theorising within social psychology. » p.95 (Wagner 1996).

soulignée dans tous les courants même si parfois on peut trouver certaines minimisations. Cette importance est bien reflétée dans les propos suivants de Jovchelovitch (1996) : « La théorie des représentations sociales doit rendre explicite sa conception du social, ce n'est pas une variable indépendante; ce n'est pas une structure externe; ce n'est pas une simple influence. C'est la véritable arène dans laquelle les aspects subjectif et objectif de la représentation prennent forme. L'interaction entre le subjectif et l'objectif et entre l'élaboration et la reproduction qui constitue le tissu social est au cœur même de la façon dont la représentation est façonnée. La théorie doit permettre de conceptualiser cette interaction et de créer des outils méthodologiques pour l'investiguer » (p.123)⁶. C'est dans ce contexte que les différents courants ont plus ou moins délibérément choisi la voie du constructivisme et du positionnement par rapport au social. Celle-ci est prégnante dans le courant d'analyse discursive, ce que les propos précédents de Jovchelovitch (1996) indiquent. De plus, elle insiste, comme cela a déjà été mentionné, sur le fait que les représentations sociales ne sont pas la résultante de la juxtaposition des produits de l'esprit d'individus isolés de sorte que leur étude passe par celle du social dans sa totalité. Ces propos, pour le courant d'analyse discursive, clarifient l'importance de la réflexion systématique sur ces questions en vue d'une cohérence épistémologique et méthodologique, mais n'apparaissent pas forcément dans les différents courants.

⁶ « The theory of social representations must make explicit its conception of the social, it is not an independent variable; it is not an external structure; it is not an influence. It is the very arena in which the subjective and objective sides of social representations take shape. The interplay between subjective and objective, and between agency and reproduction, which constitutes the social fabric is at the very heart of how social representations are formed. The theory must conceptualise this interplay and draw on consistent methodological devices to investigate it. » P.123 (Jovchelovitch 1996).

Ainsi, des ambiguïtés demeurent et vont se retrouver sur le plan même des études présentées par les uns et les autres de sorte qu'il n'est pas certain que les implications sous-jacentes à ces positions épistémologiques soient vraiment toujours prises en compte. Des difficultés semblent intervenir, en particulier au plan méthodologique, ce que les divers courants peuvent aborder différemment. En insistant sur la position paradigmatique du courant de l'analyse discursive où le social est clairement affiché, Wagner (1996) associe en effet ces difficultés aux ambivalences qu'il a pu identifier dans les textes de base, en particulier dans un certain retour à l'individualisme que l'on trouve dans la dissociation qui est faite de l'individuel et du social. Cette dissociation peut aussi sembler s'insinuer dans certaines questions soulevées par Jodelet (2008), comme nous l'avons indiqué récemment (Garnier 2015). Ces difficultés sont aussi associées à la manière dont la représentation est fondée sur l'objet en tant que représentation d'un objet. Après avoir souligné de telles ambiguïtés et l'impact des positions constructivistes, Gonzàlez Rey (2002) conclut que « l'accent mis, ces dernières années, sur l'aspect constructiviste des représentations sociales (Jovchelovitch, 1996; Wagner, 1996) et sur le caractère "indissociable" du social et de l'individuel dans la constitution des représentations sociales (Jovchelovitch, 1996 ; Markovà, 1996) amène à considérer la recherche comme étant un processus interactif, complexe, interprétatif, constructif et différencié » (p. 252) qui doit être conçu comme alternative au modèle positiviste dominant. Or, c'est probablement dans le courant ethnographique que la distanciation vis-à-vis de ce modèle est la plus difficile. En effet, en visant, pour une large population dont les rapports sociaux sont distendus, une description de représentations d'objets généraux réifiés, les chercheurs de ce courant

sont amenés à utiliser des instruments issus de l'arsenal de la sociocognition ou encore ceux des enquêtes fondées sur la visée de la seule objectivité, éloignés des études initiales, magistrales et les plus réussies menées par Jodelet sur la maladie mentale (1989) ou Herzlich sur la santé et la maladie (1969), mais bien évidemment encore plus éloignés du paradigme constructiviste.

Ces emprunts méthodologiques pour étudier les représentations sociales aboutissent alors à des incohérences entre problématisation et méthodologie qui semblent seulement répondre au paradigme dominant de la sociocognition. Cette posture peut sembler permettre à ces chercheurs de publier dans certaines revues dont le statut est reconnu par les évaluateurs des institutions responsables de leur vie professionnelle, ceci étant d'autant plus usuel qu'il s'agit de revues de la psychologie anglo-saxonne. Cette situation équivoque n'est pas sans évoquer la dynamique paradigmatique présentée par Kuhn (1962) dans sa thèse sur l'évolution de la science et selon laquelle une rupture ou révolution scientifique résulte d'une crise entre deux paradigmes. En tout état de cause, sans entrevoir une suprématie de l'un sur l'autre, pouvons-nous d'ores et déjà identifier dans la dynamique conflictuelle des retours sur les fondements de la part de chacun de ces deux paradigmes. Comme cela a été montré précédemment, la théorie des représentations sociales a dû faire face à ses débuts aux oppositions et aux incompréhensions dont le but était à l'évidence son exclusion de la psychologie sociale afin que le paradigme majoritaire dominant positiviste, la « science ordinaire » du moment, n'ait nul besoin de revenir sur ses fondements, situation largement consolidée par les enjeux sous-jacents à la formation académique totalement acquise à ce dernier. On comprend alors comment la

prépondérance de l'empirie peut s'installer, car elle répond aux demandes de résultats concrets des organisations de recherche dont la dépendance au consumérisme n'est pas à ignorer. Cet ancrage ambigu de la recherche au sein d'un modèle réducteur et positiviste peut alors avoir orienté de temps à autre certains chercheurs des différents courants du domaine à se centrer prioritairement et presque exclusivement sur les seuls aspects empiriques au péril d'en oublier les présupposés théoriques et épistémologiques. Le risque est alors que, centré sur les observables en vue de décrire le champ des significations pour un groupe donné, le chercheur se cantonne au produit ou au contenu de la représentation et abandonne le processus de construction et d'organisation requis par les exigences de la théorie. Au-delà des observables, l'absence de prise en compte, dans le projet, du processus de construction sociale des significations, qui sont en continuelle transformation et qui constituent le ciment d'un groupe et/ou d'une société, lui enlève toute pertinence ou amenuise en grande partie son statut scientifique.

Ces positions occupées par quelques chercheurs n'affectent pas la cohérence interne entre la théorie et les courants. En attestent une fois de plus les propos de Rouquette & Rateau (1998) du courant structuraliste qui répondent en écho et sans ambiguïtés à Wagner sur la question du social soulignant que « les représentations (pléonastiquement "sociales") ne constituent pas un phénomène parmi d'autres, ni même un ordre de phénomènes plus significatifs que d'autres, mais une catégorie fondamentale de la sociabilité » (p.14).

Après ce parcours dans les discussions réalisées dans le secteur, il semble bien que l'assise des fondements de la théorie reste encore à mieux clarifier, comme l'a

voulu Moscovici qui applique d'ailleurs à lui-même la potion préconisée pour les sciences humaines et sociales, soit celle de l'ouverture, en laissant les définitions et le territoire s'élargir en accord avec l'évolution des dynamiques sociales et de la culture.

C'est d'ailleurs dans cette vision générale que les deux écoles aixoise et genevoise, ou courants structuraliste et des principes organisateurs, s'accordent pour considérer que les représentations sociales résultent d'une construction sociale ; dans leurs explications concernant la place des opinions par rapport à l'organisation interne des représentations, Rouquette & Rateau (1998) inscrivent aussi bien les courants aixois et genevois dans l'optique socioconstructiviste, considérant que « les opinions dépendent d'une instance qui se situe plus en amont, une instance organisatrice si l'on veut, qui règle l'articulation de l'individuel et du collectif et génère le passage du point de vue général sur un thème ou une famille de thèmes à son application au cas particulier. Ce double mouvement se confond : les "principes organisateurs des prises de positions individuelles" selon l'expression de Doise (Doise, 1990; Doise et coll., 1992; Clémence et coll., 1994), sont d'abord des "principes", c'est-à-dire des règles générales s'appliquant à un grand nombre de situations et de contenus qui se trouvent de cette manière liés, mais aussi des principes *sociocognitifs* dont l'individu se montre de fait utilisateur sans pouvoir en être tenu pour le producteur. Si l'existence de ces principes ne fait guère de doute, sauf peut-être aux yeux de ceux qui veulent maintenir cette autre fiction d'une construction totale et permanente de la réalité sociale par chaque sujet » (p.22 et 23). Quant à Doise (1986) de l'école genevoise, il apporte des clarifications et des précisions épistémologiques concernant la construction dont il est question. En effet, après avoir indiqué les apports du constructionnisme, du constructivisme

génétiq ue de Piaget et aussi de Inhelder, de Baldwin et du groupe travaillant à Genève sur le conflit sociocognitif, Doise (1989) insiste sur les retombées de l'ensemble de ces travaux pour configurer un courant qu'il appelle le socioconstructivisme. Ainsi, toutes ces réflexions font nettement ressortir que le constructivisme dont il est question est résolument social, car il s'appuie sur le fait que la connaissance n'est pas une construction individuelle, mais qu'elle s'articule dans le social et au cours des interactions sociales. En effet, Piaget, mais surtout Vygotsky, dont il a déjà été question, a proposé cette thèse dans le cadre du développement de l'enfant. Cette vision interactionniste a été largement développée par Doise et Mugny (1981) dans leurs travaux sur le développement de l'enfant et qui établissent que la succession des équilibrations cognitives résulte de coordinations des actions dans les conflits sociocognitifs qui prennent place au cours des interactions sociales. Cette perspective à laquelle on peut associer les travaux de Perret-Clermont (1979), de Gilly (1989) et de Schuber-Leoni (1989) donne, sans conteste, les bases du socioconstructivisme qui devient aussi l'assise de leurs études sur les représentations sociales. La perspective culturelle mise de l'avant à partir des travaux de Vygotsky, en particulier par Bruner (1995), ne doit pas non plus être négligée étant donné le rappel qu'a fait Moscovici (1998) de ces travaux qui ont stimulé ses réflexions au cours de son cheminement intellectuel. Mentionnons aussi le fait que ces perspectives théoriques et épistémologiques ont été adoptées dans le secteur de l'éducation et nombre de travaux sur les représentations sociales qui y ont émergé s'en sont réclamés, en particulier au CIRADE (Centre interdisciplinaire de recherche sur l'apprentissage et le développement en éducation) qui a tissé des liens solides entre les questions didactiques et la théorie

des représentations sociales (Garnier & Bednarz, 1991; Steffe & Gale (1995). Si, comme on le voit ici, les perspectives socioconstructivistes et systémiques sont fondamentalement mises en avant par ces auteurs, elles tiennent aussi lieu d'ancrage épistémologique dans leurs recherches plus générales sur les représentations sociales, qu'il s'agisse de citer celles, pour le monde anglo-saxon de Emler (1985) et de Duveen & Llyod (1990) dans le cadre d'études sur le développement de l'enfant, ou encore, pour les perspectives didactiques, de Schubauer Léoni (1989) dans ses études sur l'apprentissage. Le resserrement autour des fondements donnés par Moscovici est ici précisé, raffiné et rendu opérationnel en en reprenant le cadre de réflexion. Ainsi, la continuité de pensée et le développement des travaux dans ce courant poursuivent la vision affichée par Moscovici au-delà de la psychologie sociale et ne sont pas éloignés de ses préoccupations, déjà lorsqu'il plaçait le projet de développement de la théorie des représentations sociales à l'entrecroisement de l'anthropologie et de la psychologie de l'enfant.

Le rapport au réel

La réflexion qui vient d'être menée jusqu'ici a montré que les articulations qui sont faites entre les concepts fondamentaux sur lesquels se développent la théorie des représentations sociales ainsi que le rôle central qu'y joue le concept de construction affiche globalement une certaine cohérence avec les propos fondateurs. Dans ce qui suit, et à la lumière de la discussion antérieure, il convient d'apporter un éclairage sur la seconde interrogation qui est celle du « rapport au réel », question indissociable du socioconstructivisme. En effet, l'interdépendance qui s'impose entre les concepts

fondamentaux est cohérente avec une opposition à la position réaliste et soulève ainsi les mêmes questions par rapport aux différents courants. Par ailleurs, l'approfondissement de cette interdépendance pour en délimiter les contours trouve une aide précieuse dans les propos du constructiviste radical von Glasersfeld (2004) qui souligne à ce propos que le constructivisme marque « une rupture avec la notion traditionnelle selon laquelle toute connaissance humaine devrait ou pourrait s'approcher d'une représentation plus ou moins « vraie » d'une réalité indépendante ou « ontologique. ... Au lieu de prétendre que la connaissance puisse représenter un monde au-delà de notre expérience, toute connaissance est considérée comme un outil dans le domaine de l'expérience » (p.2). Ainsi donc, la connaissance n'est que le produit de l'esprit humain en interaction avec le monde. Auparavant, il avait déjà argumenté défensivement à propos de cette position qui est loin d'être comprise ou même admise par tous, ou encore qui peut être franchement rejetée, ces cas de figure se retrouvant aussi même dans le champ des représentations sociales. Ainsi s'exprime-t-il en ces termes : « Je n'ai jamais nié la réalité absolue et ai seulement déclaré, comme les sceptiques le font, que nous n'avons aucun moyen de la connaître. En tant que constructiviste, je fais un pas de plus : je déclare que nous ne pouvons définir le sens de ce qui existe que dans la sphère du domaine de l'expérientiel et non pas ontologiquement..... Bien sûr, même si en tant que constructivistes on utilise le mot "réalité" ce n'est possible que si on le définit différemment. Il correspond alors à un réseau de choses et de relations dont nous dépendons pour vivre et dont nous croyons que les autres dépendent aussi. » p.7 ⁷(von Glasersfeld, 1995) (Traduction libre) Il

⁷ « I have never denied an absolute reality, I only claim, as the skeptics do, that we have no way of

mentionne aussi, et cela nous semble important pour les options méthodologiques, que le chercheur peut faire des choix, dans un tel contexte. Mais il souligne aussi que cette position a une incidence sérieuse sur la manière d'envisager la représentation correcte des phénomènes extérieurs, en particulier en remplaçant le concept de « vérité » par celui de « viabilité » qui rend mieux compte de l'adéquation des concepts, des modèles et des théories en contexte, comme dans le cas de la science par exemple, dans laquelle « il y a, au-delà du but de résoudre des problèmes spécifiques, le but de construire un modèle aussi cohérent que possible du monde de l'expérience »⁸ (von Glasersfeld, 1995, p.7-8) (traduction libre). Si les théoriciens du champ des représentations sociales s'inscrivent dans une telle perspective du rapport au réel, ils ont alors la nécessité d'en mesurer l'impact sur les méthodes de recherche qu'ils convoquent de manière à les rendre « viables » pour reprendre le concept de von Glasersfeld. C'est sans doute en quoi des précisions dans le contexte des représentations sociales sont nécessaires.

Tout d'abord, remarquons que les discussions sur le rapport au réel ne sont pas fréquentes et sont souvent articulées avec l'idée de la construction elle-même, ne restant alors qu'implicites. Elles apparaissent chez certains chercheurs à la suite de

knowing it. As a constructivist, I go one step further : I claim that we can define the meaning of to *exist* only within the realm of our experiential world and not ontologically.... Of course, even as constructivists, we can use the word *reality*, but it is defined differently. It is made up of the network of things and relationships that we rely on in our living, and on which, we believe, others rely on, too. » p.7 (Von Glasersfeld, 1995)

⁸ « there is, beyond the goal of solving specific problems, the goal of constructing as coherent a model as possible of the experiential world. » p.7 & 8 (Von Glasersfeld, 1995)

Moscovici ou dans les interprétations de quelques-uns qui ont participé aux développements théoriques. Pour Moscovici, créer une réalité « cela signifie qu'en général nous expérimentons et pensons en termes de mondes potentiels qui sont installés dans les mondes réels. Ce que je veux dire est que nos mondes, tels qu'ils sont ou comme nous pensons qu'ils sont, sont partiellement constitués par les souvenirs de ce qu'ils avaient l'habitude d'être combinés avec les anticipations, les calculs et les alternatives qui nous rassemblent et nous font agir. Plus une représentation de ce monde est partagée avec d'autres personnes, plus ce monde, qui résulte de notre fabrication propre ici, semble être autonome, existant en elle-même là en dehors »⁹ (Moscovici, 1988, p. 231) (traduction libre). On trouve une résonance de cette clarification chez un certain nombre de chercheurs du domaine, comme chez Elejabarrieta (1996) qui indique que « l'aspect de construction caractérise toute représentation sociale et réfère à la production et à l'organisation signifiante de la réalité, à la façon dont la réalité devient intelligible; il ne s'agit pas d'un simple reflet ou d'une copie de quelque chose qui pourrait être défini comme étant réel » (p. 138). Ainsi, si d'un côté le rapport au réel semble clairement défini en toute cohérence avec la position socioconstructiviste, il a cependant suscité des discussions, en soulevant une fois encore quelques ambiguïtés, allant même jusqu'à provoquer des polémiques ou tout au moins des remises en question dont la principale est sans conteste la critique

⁹ "that 'creating' a reality means that we generally experience and think in terms of 'potential' worlds which are set in 'real' worlds. What I mean is that our worlds, such as they are or such as we think they are, are partly constituted by recollections of what they used to be, mixed in with anticipations, calculations, and alternatives that bring us together and make us act. The greater the extent to which a representation of this world is shared with other people, the more this world which is of our making, 'in here', seems to be autonomous, existing in its own, 'out there'. Moscovici 1988 p.231

émanant du courant de l'analyse discursive sous la plume de Wagner (1996). Cette critique met en évidence les confusions qui ressortent en ce qui concerne les idées autour des concepts de représentation et d'objet. Elle revient d'ailleurs à plusieurs reprises chez cet auteur et, à sa suite, chez Gonzalez Rey (2002) qui analyse les propos de Moscovici (1988) sur les processus de construction d'une part, de la représentation sociale en tant que système symbolique, et d'autre part, des objets, étant entendu que la représentation implique instantanément l'objet. La discussion menée par ces deux chercheurs fait émerger une **une** confusion autour de la distinction objet et représentation, étant donné que l'on peut trouver chez Moscovici (1984) et plus encore chez Jodelet (1989) la formulation que « la représentation est toujours représentation d'un objet par un sujet », phrase dont nous avons relevé l'équivoque dans un autre article (Garnier, 2015). Cette formulation conduit Wagner (1996) à considérer que représentation et objet sont explicitement séparés chez Jodelet et cette distinction se manifeste nettement par le recours à la différenciation entre « pensée constituante » et « pensée constituée » ou même « processus » et « produit ». Néanmoins, Wagner reconnaît chez Jodelet et Moscovici la présence d'un constructivisme évident. Si nous devons convenir de la présence d'un problème sémantique, c'est dû au fait que Moscovici soutient à juste titre qu'il n'y a pas de coupure entre ces deux entités. De plus, Wagner (1996) remarque qu'en « recherche normale » au sens kunhien, l'usage terminologique de « représentation de » et d'« objet x » dans les titres des travaux introduit cette coupure; or, il faut dire que certains et non les moindres qui utilisent un autre modèle échappent à ce distinguo, ce qui est le cas pour des titres phares du secteur comme « La psychanalyse, son image et son public » de Moscovici (1961/1976)

et « Folies et représentations sociales » de Jodelet (1989). Le problème qui est soulevé ici étiquette non seulement les titres des études qui se réclament éventuellement du courant ethnographique, mais aussi dans certains cas, en arrière-plan, l'ensemble des procédures utilisées et qui appartiennent au modèle réaliste, par exemple celles dans lesquelles des analyses factorielles sont appliquées à de simples inventaires d'opinions, pratique réductrice dont il a été question plus tôt et dénoncée par Doise, Clémence et Lorenzi-Cioldi (1992). Une telle équivoque pèse lourdement sur la réputation de la théorie et conduit Gonzalez Rey (2002), à en souligner l'impact capital et à la dénoncer en ces termes : « défendre que les représentations sociales sont fondées sur l'objet permet de préserver la prétention positiviste de l'objectivité dans les recherches empiriques les concernant avec pour résultat que le positivisme continue d'influencer la méthodologie de la recherche sur les représentations sociales » (p.251). C'est aussi dans cette perspective que Wagner précise sa position sur le plan du rapport objet et représentation et aussi au plan méthodologique. D'abord, il indique qu'un objet ne peut pas exister significativement indépendamment de l'acteur social en convoquant Habermas (1973) qui affirme qu'un objet hors du champ de vision n'est dans l'univers que « quelque chose ». Une telle idée est agréée par Wagner qui soutient que la façon de s'exprimer n'est pas sans incidences, car le nom accordé aux objets du monde correspond en fait au nom qu'un groupe octroie à la représentation qu'il se fait d'un espace défini du monde. Aussi, pour supprimer les équivoques, Wagner (1996) préfère utiliser le concept de « constructive event » ou « événement construisant » étant donné que le processus de construction n'est pas intentionnel et que cette construction est produite par les interactions entre individus du groupe et partagée par eux dans le

contexte au sein duquel ils sont engagés. Ce concept lui permet, au plan méthodologique, de préciser la démarche qu'il engage et ce faisant, qui devient une sorte de schéma, pour les tenants du courant de l'analyse discursive, susceptible de répondre aux exigences épistémologiques du champ des représentations sociales. C'est par ces termes que l'auteur en précise clairement la teneur : « C'est le résultat du travail d'interprétation fait par le chercheur qui observe les événements pertinents dans les conversations et les comportements interindividuels. Ce qui apparaît couramment dans des contextes différents et entre les individus d'un groupe comme une régularité relative forge la représentation. Ce travail d'interprétation est particulièrement exigeant, car il implique de comparer et de faire le pont entre différents secteurs qui sont des événements, des conversations, des comportements corporels, des personnes solitaires, et des institutions, etc. qui sont des domaines méthodologiquement disparates (cf. Wassmann, 1995, p.171). La vie sociale est une fabrication constante à partir "d'évènements construisants". De ce point de vue les représentations correspondent aux significations convergentes issues d'abondantes descriptions d'évènements à un moment spécifique de l'histoire d'un groupe. »¹⁰ (Wagner, 1996, p. 111) (traduction libre).

¹⁰ It is the result of the interpretative work done by the researcher who observes socially relevant events in talk and other behaviour between people. What appears as a **relative** constant across different contexts and people in a group makes **up** the representation. This interpretative work is quite demanding because it means to compare and bridge, the different realms of events, talk, bodily behaviour, single persons, institutions, etc. which are methodologically disparate realms (cf. Wassmann, 1995, p. 171). Social life is always in the making by constructive events. Representations in the present view are the convergent meanings derived from thick descriptions of events at a specific time in a group's history. P.111 (Wagner 1996)

Sans entrer dans ces discussions terminologiques, à la manière de Wagner, les tenants du courant structuraliste abordent le rapport au réel indirectement à travers les préoccupations théoriques sur la structure. Ainsi, un bref examen des titres de leurs travaux fait ressortir les deux formats identifiés par Wagner, celui “représentation de” et celui ne mentionnant que l’objet. De plus, certains propos d’Abric (1987) commentés par Garnier (2015) pourraient laisser croire à l’endossement d’une perspective réaliste puisque, selon lui, la représentation est « une activité mentale par laquelle un individu ou un groupe reconstitue le réel auquel il est confronté et lui attribue une signification spécifique » (p. 64). Or, cette ambiguïté est réduite lorsqu’on examine les propos de Rouquette et Rateau (1998) qui considèrent que « nous n’appréhendons le monde qu’au travers de représentations différenciées et, si l’on peut dire, dialoguées » (p.14). De plus, la pensée sociale correspond pour eux à la fois aux phénomènes sociaux en tant qu’objets de cette pensée et aussi à leur détermination par les facteurs sociaux de sorte que « ces deux aspects ne sont que les deux faces d’une même réalité, à savoir l’inscription essentielle de la cognition quotidienne dans le jeu des rapports entre les hommes. Symétriquement, ces rapports eux-mêmes sont réglés par les élaborations de la pensée, qui non seulement en procède et les reflète, mais aussi les oriente. En d’autres termes, il n’y a pas les choses d’un côté, réputé objectif et substantiel, et la pensée libre et souveraine de ces choses de l’autre » (p.13).

Comme le montrent ces réflexions théoriques, ce n’est qu’indirectement que le rapport au réel est interpellé laissant toujours naître quelques ambiguïtés de sorte qu’il reste difficile d’entrevoir comment les prérequis le concernant se manifestent réellement à travers les propos tenus par les uns et les autres au cours des discussions ; on doit

constater que l'attachement au socioconstructivisme constitue le fondement épistémologique sur lequel s'articulent les réflexions autant que les études empiriques. Le rapport au réel, l'éventuelle coupure entre objet et représentation, et celle entre sujet et objet restent toutefois plus ambigus, comme cela ressort des écrits de Wagner. Pourtant, à maintes reprises, des évidences sous-jacentes aux analyses théoriques ressortent. Ainsi, Doise (1986) indique comment les différents processus interdépendants, qui sont le lieu de transformations continues au sein des rapports sociaux et qui participent de la représentation, vivent au sein de dynamiques d'ensemble dont l'aboutissement se fait dans des sortes de « réalités vivantes ». En fait, il soutient que l'étude des représentations sociales doit se faire par une prise en compte des processus excluant toute parcellisation à laquelle Moscovici a aussi tourné le dos, et donc à étudier aussi bien les processus d'objectivation que ceux d'ancrage tout autant que de répondre à la question suivante : « quelles régulations sociales actualisent quels fonctionnements cognitifs dans quels contextes spécifiques? » (Clémence et coll. 1994, p.120). Cela permet à Doise de soutenir l'optique que « limiter l'étude des RS à leur contenu pourrait les faire apparaître comme des réalités en soi, dotées d'une existence autonome. Ce serait privilégier une démarche descriptive aux dépens d'une démarche explicative. Toute étude exhaustive des RS doit en même temps les décrire comme réalités objectives et considérer leur ancrage dans des dynamiques relationnelles » (Doise, 1992, p. 189). Comme on l'a vu précédemment, l'élaboration du socioconstructivisme par Doise, dont l'ancrage dans les travaux de Piaget et Vygotsky est avéré, le situe nettement dans une perspective relativiste éloignée du réalisme des positivistes.

En observant comment les courants expriment leur attachement à ces fondements, et plus aisément à celui de la construction qu'à celui concernant le rapport au réel, force est de remarquer que les textes fondamentaux qui appuient leurs présupposés laissent des ambiguïtés qui incitent à explorer la manière dont les chercheurs peuvent, comme le suggère Gonzalez Rey, échapper à l'emprise du positivisme et à son influence sur les méthodologies qu'ils empruntent. C'est à ce prix seulement que la distanciation apparente entre les courants sur le plan du rapport au réel pourra être dépassée afin de retrouver une harmonisation par rapport aux fondements épistémologiques. Toutefois, à la manière qu'a von Glasersfeld d'envisager la « réalité » nous ne pouvons nous empêcher de penser que « la représentation d'un objet » ne se définit pas de façon identique suivant que l'on est positiviste ou constructiviste. Si, pour les premiers elle conduit à la coupure réaliste vue la réification de l'objet d'étude dissocié du sujet, elle correspond davantage, pour les seconds, à l'« événement construisant » qui reste du domaine de l'expérientiel et de l'interactionnisme plutôt que de l'ontologique.

Conclusion

En ayant, dans ce mouvement de réflexion avec le lecteur, déambulé dans les chemins variés et innovateurs du champ des représentations sociales, on ne peut s'empêcher de convenir de la richesse du dynamisme qui s'est manifesté entre la pensée initiale et celles qui animent les différents courants dans une sorte de dialogue continu, et par là en être stimulé. Les ambitions initiales d'une perspective « d'anthropologie de la culture moderne » (Moscovici, 1989, p. 83) se sont répercutées

avec bonheur dans la volonté d'examiner, quelles que soient les tendances théoriques, l'expérience des acteurs sociaux dans leur contexte de fabrication des significations sociales, significations qui s'articulent et émergent des différents types de rapports sociaux prenant place dans la société. L'ouverture à cette vision a pu s'épanouir totalement grâce, d'une part, à la convergence de l'anthropologie, de la sociologie et de la psychologie et, d'autre part, au maintien constant de la pluralité des points de vue qui s'enracinent dans la dynamique de l'interdisciplinarité, même si certains discours restent inféodés de temps à autre à la disciplinarité par un rattachement marqué à la psychologie sociale. D'une certaine manière, ce « concept fondateur » de représentation sociale, comme le nomme González Rey (2002), est aussi fédérateur : il échappe aux limites disciplinaires et favorise une sorte de va-et-vient entre les disciplines conduisant à une hybridation entre elles garante de son enrichissement. De plus, les ambiguïtés qui s'invitent toujours, trouvent essentiellement leur place dans la difficile tâche de créer les outils les plus adéquats possible, von Glasersfeld dirait viables, pour répondre aux exigences épistémologiques, sachant qu'un mouvement continu anime la recherche dans le contexte des sciences sociales qui hébergent les représentations sociales.

Finalement, une dernière remarque s'impose concernant le statut de notre propos, remarque qui se décline en deux parties. La première vise à rappeler que la présente réflexion reste une exploration réduite qui gagnerait à systématiser et à approfondir la manière dont les différents concepts se développent dans le domaine et par rapport aux différents courants. La seconde concerne les limites temporelles qui ont présidé à l'examen proposé et qui en font un propos inachevé et nécessairement tronqué. La nécessité de réaliser un approfondissement historique des développements

synchroniques des divers courants dans la théorie et de faire une méta-analyse systématique des productions de recherche pour étudier par le détail les distances entre courants et théorie s'impose. Répondre à une telle invite serait garant de la réputation de dynamisme conférée à la théorie des représentations sociales.

Références

Abric, J.C. (1976). *Jeux, conflits et représentations sociales*. Thèse d'État. Aix-en-Provence : Université de Provence.

Abric, J.C. (1987). *Coopération, compétition et représentations sociales*. Cousset : Del Val.

Abric, J.C. (1994). *Pratiques sociales et représentations*. Paris : Presses Universitaires de France.

Asch, S.E. (1946). Forming impression of personality. *Journal of abnormal and social psychology*, 41, 258-290.

Bruner, J. (1995). From joint attention to the meeting of minds : An introduction. In C. Moore & P. J. Dunham (eds.), *Joint Attention: Its Origins and Role in Development* (pp. 1-14). New York: Lawrence Erlbaum.

Campos, M. N. (2009). Constructivism. In S. Littlejohn & K. Foss (eds.), *Encyclopedia of Communication Theory*, Volume 1 (pp. 216-220). Thousand Oaks (CA): Sage Publications.

Clémence, A., Doise, W. & Lorenzi-Cioldi, F. (1994). Prises de position et principes organisateurs des représentations sociales. Dans C. Guimelli (dir.), *Textes de base en sciences sociales : Structures et transformations des représentations sociales* (pp. 119-152). Paris : Delachaux et Niestlé.

De Rosa, A. (1994). From theory to metatheory in social representations : the lines of argument of a theoretical-methodological debate. *Social Science information*, 33(2), 273-304.

Doise, W. (1986). Les représentations sociales : définition d'un concept. Dans W. Doise & A. Palmonari (dir.), *Textes de base en psychologie : L'Étude des représentations sociales* (pp 81-94). Paris : Delachaux et Niestlé.

Doise, W. (1989). Cognitions et représentations sociales : l'approche génétique. Dans D. Jodelet (dir.), *Les représentations sociales* (pp. 341-362). Paris : Presses Universitaires de France.

Doise, W. (1989). Constructivism in social psychology. *European Journal of Social Psychology*, 19, 389-400.

Doise, W. (1990). Les représentations sociales. Dans R.Ghiglione, C.Bonnet & J.F. Richard (dir.), *Traité de psychologie cognitive. 3 : Cognition, représentation, communication* (pp. 111-174). Paris : Dunod.

Doise, W. (1992). L'ancrage dans les études sur les représentations sociales. *Bulletin de psychologie*, volume XLV, 405, 189-195.

Doise, W. (2001). *Droits de l'homme et force des idées*. Paris : Presses Universitaires de France.

Doise, W., Clémence, A. & Lorenzi-Cioldi, F. (1992). *Représentations sociales et analyses de données*. Grenoble : Presses Universitaires de Grenoble.

Doise, W. & Garnier, C. (2002). Les dérives et les ancrages dans les recherches sur les représentations sociales. Dans C. Garnier & W. Doise (dir.), *Les représentations sociales : Balisage du domaine d'études* (pp. 295-303). Montréal : Éditions Nouvelles.

Doise, W. & Mugny, G. (1981). *Le développement social de l'intelligence*. Paris : InterEditions.

Duveen, G. & Lloyd, B. (1990). Introduction. In G. Duveen & B. Lloyd (eds.), *Social representations and the development of knowledge* (pp. 1-10). Cambridge: Cambridge University Press.

Elejabarrieta, F. (1996). Le concept de représentation sociale. Dans J.C. Deschamps & J.L. Beauvois (dir.), *Des attitudes aux attributions. Sur la construction sociale de la réalité* (pp. 137-150). Grenoble : Presses Universitaires de Grenoble.

Emler, N. (1987). Socio-moral development from the perspective of social representations. *Journal for the theory of social behaviour*, 17, 371-388.

Edwards, D. & Potter, J. (1992). *Discursive psychology*. London : Sage.

Flament, C. (1981). L'analyse de similitude : une technique pour les recherches sur les représentations sociales. *Cahiers de psychologie cognitive*, 1(4), 375-395.

Garnier, C., Bednarz, N. & Ulanovskaya, I. (1991). *Après Vygotski et Piaget. Perspectives sociales et constructivistes. Écoles russe et occidentale (2^e édition, 2004)*. Bruxelles : De Boeck.

Garnier, C. (2000). *Analyse des représentations sociales dans la prescription des médicaments psychotropes. Rapport de recherche*. Montréal: GEIRSO-Université du Québec à Montréal.

Garnier, C. (2003). La chaîne du médicament: lieu de rencontre des systèmes de représentations sociales. *Journal International sur les Représentations Sociales*, 1(1), 1-9.

Garnier, C. (dir.) (2005). *Systèmes de représentations sociales liées à la prescription et à l'observance des médicaments: le cas des antibiotiques, des anti-inflammatoires et des anti-dépresseurs. Rapport de recherche*. Montréal : GEIRSO-Université du Québec à Montréal.

Garnier, C. (2015). Les représentations sociales : entre l'individualisme et l'holisme.

Trajéthos (à paraître).

Gergen, K, J. (1985). The social constructionist movement in modern psychology. *American Psychologist*, 40, 266-275.

Goldmann, L. (1967). Épistémologie de la sociologie. Dans J. Piaget (dir.), *Logique et connaissance scientifique* (pp. 992-1018). Paris : Encyclopédie de la pléiade, Gallimard.

González Rey, F. (2002). Repenser les fondements épistémologiques de la recherche en psychologie sur les représentations sociales. Dans C. Garnier & W. Doise (dir.), *Les représentations sociales : Balisage du domaine d'études* (pp. 295-303). Montréal : Éditions Nouvelles.

Grize, J.B. (1989). Logique naturelle et représentations sociales. Dans D. Jodelet (dir.), *Représentations sociales* (pp. 152-168). Paris : Presses Universitaires de France.

Guimelli, C. (1994). Transformation des représentations sociales, pratiques nouvelles et schèmes cognitifs de base. Dans C. Guimelli (dir), *Structures et transformations des représentations sociales* (pp. 171-198). Neuchâtel : Delachaux et Niestlé.

Habermas, J. (1973). Wahrheitstheorien (Theories of truth, German). In: H. Fahrenbach (Hrsg) *Wirchlichkeit und reflexion* (pp. 211-265). Pfullingen : Neske, Walter Schulz zum 60. Geburtstag.

Heider, F. (1927). Ding und medium. *Symposium*, 1, 109-158.

Herzlich, C. (1969). *Santé et maladie. Analyse d'une représentation sociale*. Paris : Mouton.

Jahoda, G. (1988). Critical notes and reflections on « social representations ». *European Journal of Social Psychology*, 18, 195-209.

Jodelet, D. (1989). *Folies et représentations sociales*. Paris : Presses Universitaires de France.

Jodelet, D. (1989). *Les représentations sociales*. Paris : Presses Universitaires de France.

Jodelet, D. (2008). Le mouvement de retour vers le sujet et l'approche des représentations sociales. *Connexions (Identité et subjectivité)*, 89(1), 24-46.

Jovchelovitch, S. (1996). In defense of representations. *Journal for the Theory of Social Behaviour*, 26 (2), 121-135.

Kuhn, T. (1962). *The structure of scientific revolutions*. Chicago : University of Chicago Press.

Lemoigne, J.L. (1994). *Le constructivisme tome 1 : des fondements*. Collection *communication et complexité*. Paris : ESF.

Lindsey, J.H. & Aronson, E. (1985). *Handbook of social psychology (3rd ed.)*. New York : Random House.

Markovà, I. (1996). Towards an epistemology of social representations. *Journal for the Theory of Social Behaviour*, 26(2), 177-197.

Moliner, P. (dir.) (2001). *La dynamique des représentations sociales*. Grenoble : Presses Universitaires de Grenoble.

Moscovici, S. (1961). *La psychanalyse, son image et son public (édition 1976)*. Paris : Presses Universitaires de France.

Moscovici, S. (1963). Attitudes and opinions. *Annual Review of Psychology*, 14, 231-260.

Moscovici, S. (1984). The phenomenon of social representations. In R. Farr & S. Moscovici (eds.), *Social representations* (pp. 3-70). Cambridge : Cambridge University Press.

Moscovici, S. (1988). Notes towards a description of social representations. *European Journal of Social Psychology*, 18, 211-250.

Moscovici, S. (1989). Des représentations collectives aux représentations sociales : éléments pour une histoire. Dans D. Jodelet (dir.), *Les représentations sociales* (pp.62-86). Paris : Presses Universitaires de France.

Moscovici, S. (1998). Social consciousness and its history. *Culture et psychology*, 4(3), 411-429.

Potter, J. & Edwards, D. (1999). Social representations and discursive psychology : from cognition to action. *Culture and psychology*, 5(4), 447-458.

Rateau P. (1995). Le noyau central des représentations sociales comme système hiérarchisé : une étude sur la représentation du groupe. *Les Cahiers Internationaux de Psychologie Sociale*, 26, 29-51.

Rizkallah, E. (2003). Le modèle bi-dimensionnel des RS : Une critique théorique. *JIRSO*, 1(1), (1-10).

Rouquette, M. L. & Rateau, P. (1998). *Introduction à l'étude des représentations sociales*. Grenoble : Presses Universitaires de Grenoble.

Sales-Wuillemin E. et al. (2009). La représentation sociale de l'hygiène chez les professionnels de santé : intérêt du recueil par entretien et de l'analyse discursive des opérateurs de liaison issus du modèle des schèmes cognitifs de base (SCB). *Les cahiers internationaux de psychologie sociale*, 2(82), 43-72.

Schubauer-Leoni, M.L. (1989). Problématisation des notions d'obstacle épistémologique et de conflit socio-cognitif dans le champ pédagogique. Dans N. Bednarz & C. Garnier (dir.), *Construction des savoirs : Obstacles et conflits* (pp. 350-366). Ottawa : Agence d'ARC.

Steffe, L.P. & Gale, J. (1995). *Constructivism in education*. New Jersey : Lawrence Erlbaum.

von Glasersfeld, E. (2004). Pourquoi le constructivisme doit-il être radical? *Revue des sciences de l'éducation*, 20(1), 21-27.

von Glasersfeld, E. (1995). A constructivist approach to teaching. in L.P. Steffe & J.Gale, *Constructivism in education* (pp. 3-16). New Jersey : Lawrence Erlbaum.

Wagner, W. (1996). Queries about Social Representation and Construction. *Journal for the Theory of Social Behaviour*, 26 (2), 95-120.

Wagner, W. & Kronberger, N. (2000). Discours et appropriation symbolique de la biotechnologie. Dans C. Garnier (dir.) *Les formes de la pensée sociale* (pp. 119-150). Paris : Presses Universitaires de France.

Wassmann J. (1995). The final requiem for the omniscient informant? An interdisciplinary approach to everyday cognition. *Culture and Psychology*, 1, 167-202.

Wyer, R.S. & Srull, T.K. (1984). *Handbook of social cognition*, vols, 1-3. Hillsdale, NJ : Lawrence Erlbaum.

Submetido em 22/02/2015 e aprovado em 26/04/2015